

L'ÉTHIQUE DES VERTUS SELON ARISTOTE

L'éthique des vertus est une dénomination moderne qui hérite d'une longue tradition de réflexion, en partie chrétienne, soucieuse d'atteindre à la moralité à partir des dispositions et capacités propres du sujet, et non pas sous la pression d'une loi divine ou de principes universels. Elle est souvent opposée, aujourd'hui, à deux autres courants que sont les morales déontologiques et conséquentialistes (qui font porter le jugement sur le résultat de nos actes). Elle est présente chez de nombreux penseurs scolastiques, dont Thomas d'Aquin, chez Spinoza, chez Kant, mais ne revient au premier plan qu'avec des auteurs comme Nietzsche, Ralph Emerson et l'école dite du « perfectionnisme ». Aujourd'hui, elle fait l'objet des réflexions d'auteurs anglo-saxons comme Stanley Cavell, Alasdair McIntyre, ou, en France, André Comte-Sponville. Mais son fondateur unanimement reconnu est Aristote, chez qui la culture des vertus occupe la place de principal moyen d'accéder à la vie bonne.

Le bonheur, finalité suprême, selon Aristote

Pour Aristote, la vie d'un homme ne consiste pas simplement à vivre, comme les plantes et les animaux mais à vivre en vue d'une fin. Cette fin, que les philosophes nomment « le souverain bien » est ce qu'on l'entend communément par bonheur. Dans *Éthique à Nicomaque*, Aristote reprend à son compte cette idée du bonheur comme finalité suprême de la vie humaine, mais ne voit pas comment le décrire comme un absolu universel. Donc, explique-t-il, il ne s'agit pas de rechercher un bien-en-soi, qui serait une entité métaphysique propre à tous les hommes, mais de réfléchir sur les différents biens spécifiques à chaque être. Si « l'âne préfère la paille à l'or », que « l'eau de la mer est à la fois très pure et très impure potable pour les poissons, imbuvable pour les hommes », alors chaque être a son plaisir et son bien qui lui sont propres. La perfection à laquelle l'homme doit tendre est avant tout sa propre perfection et non celle d'un autre ou d'un modèle générique. Mais si chacun voit le bonheur à sa porte, est-il suffisant de soutenir que chaque homme n'a qu'à chercher finalement ce qui bon lui semble?

C'est alors qu'Aristote introduit la notion de « fonction » (*ergon*) dans la définition du bonheur. Pour lui, toute chose de la nature est dotée d'une fonction c'est-à-dire de ce que Platon définissait comme « ce que cette chose seule peut faire ou ce qu'elle peut faire mieux que n'importe quoi d'autre ». L'accomplissement de la fonction d'une chose représente son bien. L'homme n'a alors aucune raison d'échapper à ce monde finalisé. Lui aussi a une fonction à accomplir, le menant à sa propre perfection. Or, la fonction propre à l'homme ne peut pas se confondre avec le fait d'être vivant ou sentant puisqu'il partage cela avec les autres espèces, et que la définition platonicienne de la fonction implique l'exclusivité d'une tâche. C'est dans le *logos*, c'est-à-dire dans la raison, que réside la perfection de l'homme. « Activité de l'âme selon l'excellence parfaite », le bonheur aristotélicien est celui d'une vie où les actions de l'homme vont exprimer au plus haut niveau son essence d'animal rationnel.

Cet aspect de l'éthique d'Aristote est l'ancêtre du courant perfectionniste anglo-saxon moderne. Rivale de l'utilitarisme, le perfectionnisme est une éthique individuelle qui privilégie l'attention à soi-même, pour déterminer ce qui compte pour soi et se réaliser personnellement. Aussi la notion de perfection rejoint-elle celle de l'excellence, l'*aretè*, traduit plus fréquemment par « vertu ». Depuis Homère, l'*aretè* correspond à l'accomplissement parfait de la fonction de toute chose. Mais Aristote reprend à Socrate le caractère scientifique et « habituel » de l'*aretè*. La vertu n'est pas un mouvement éphémère ou un acte isolé. Elle s'acquiert et s'entretient dans le temps et l'exercice. Autrement dit, elle n'est pas une disposition naturelle de l'homme. C'est ici le sens même du mot « éthique » (*ethos* signifie « caractère habituel » en grec) une science des mœurs qui voit dans l'habitude le fondement de l'action humaine.

Les vertus éthiques et les vertus intellectuelles

Aristote établit ensuite une distinction entre les vertus éthiques ou « vertus du caractère », fruits de l'habitude et les vertus intellectuelles, fruits de l'expérience et du temps. Mais pour bien comprendre cette division, il faut l'appréhender à partir d'une autre division de l'âme. Celle-ci se scinde en deux grands ensembles : l'un rationnel, l'autre irrationnel. Mais cet ensemble irrationnel comporte une part qui n'est pas entièrement sourde aux conseils de la raison, celles où se situent les vertus éthiques. Il s'agit, en

fait, de montrer que l'homme a toujours la capacité en puissance de devenir vertueux. L'ignorance d'un homme n'excuse pas ses excès. Œdipe ne cherche pas sciemment à tuer son père mais il décide de se battre avec un homme en âge de l'être. Il n'est pas coupable des conséquences de son action, puisque celles-ci ne révèlent pas de sa volonté, mais il est responsable des moyens qui ont engendré ces fins. C'est alors dans la délibération des moyens, et non des fins, qui précèdent toute action que se joue le caractère vertueux ou non d'une personne.

Dès lors, les vertus éthiques aident l'homme à modérer ses passions par la pratique habituelle d'une juste mesure. La santé, le bonheur, la beauté tiennent toujours leur perfection de leur sens de la modération. L'homme en bonne santé n'est ni épuisé ni excité. Il ne mange ni trop peu ni pas assez. Le courageux n'est ni lâche ni téméraire. Néanmoins, cette juste mesure n'est pas le résultat d'un calcul arithmétique comme elle n'est pas davantage un milieu géométrique. Elle est un milieu adaptable à tous les êtres. Le régime alimentaire d'un athlète ne conviendrait pas à un gringalet. C'est le sens du mot « régime » donné par les diététiciens qui fait écho pour la même raison au « régime politique ». L'excellence aristotélicienne est fondamentalement un moyen terme.

Alors que les vertus éthiques se caractérisent par une utilisation raisonnable de la nature, les vertus intellectuelles sont l'acte de la raison elle-même. Là encore Aristote procède à une distinction. Les vertus intellectuelles peuvent relever soit d'une sagesse pratique (*phronesis*) qui s'occupe de la sphère des actions humaines, soit d'une sagesse théorique (*sophia*) qui, en tant que science, intègre les vérités nécessaires et universelles. La sagesse pratique, ou « prudence » porte sur les choses relatives, qui, si elles sont utiles aujourd'hui peuvent ne plus l'être demain. En ce sens, elle a pour charge la part d'indétermination de l'action humaine. La prudence aristotélicienne tire autant de leçons de l'expérience qu'elle cherche à l'éclairer. Se déployant dans le domaine pratique, elle applique son savoir empirique dans des circonstances particulières, en un lieu particulier. Elle est une force d'adaptation aux événements contingents. Aussi apparaît-elle chez l'homme qui sait reconnaître le moment opportun (*kairos*) pour agir au mieux. Elle est la vertu, non pas du sage mais de l'homme avisé, d'un Périclès qui, indifférent aux grands principes, fait preuve de discernement dans l'exercice de la politique. On comprend bien en quoi elle se différencie de la sagesse théorique, la métaphysique, celle qui fait

que « le sage doit non seulement connaître ce qui découle des principes mais encore saisir à la fois intellect et science, comme une science des choses les plus dignes qui aurait une tête. » La prudence aristotélicienne est une puissance délibérative vis-à-vis des seules choses qui puissent entraîner une délibération, c'est-à-dire les choses contingentes. Déterminant la règle au cœur de la vertu éthique, la prudence vient poser la dernière pierre à l'édifice de la philosophie pratique. Car bien vivre, pour Aristote, c'est aussi et surtout savoir échapper à la loi implacable de la nécessité.

Louisa Yousfi